

Pierre Metzner

Jamais sans mon divan

ou
Amour, psychanalyse et papillons dorés



Les Éditions La Gauloise

Du même auteur :

L'Hôtel du petit Paris

Éditions La Gauloise – Date 2023

ISBN 978-2-38353-038-1

Amour, ouragan et pommiers blancs

Éditions La Gauloise – Date 2025

ISBN 978-2-38353-065-7

La lectrice de nuit

Éditions La Gauloise – Date 2025

ISBN 978-2-38353-070-1

Pierre METZNER

JAMAIS SANS MON DIVAN

Amour, psychanalyse et papillons dorés

Les Éditions La Gauloise
Série roman court

Maquette de couverture INNOVISION
Crédit photos Adobe Stock & Modigliani
Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2026 – Les éditions La Gauloise
2474 avenue Emile Hugues, 06140 Vence
ISBN : 978-2-38353-073-2
Jamais sans mon divan

Un psychanalyste qui balance ses meubles par la fenêtre, une SDF qui s'enivre dans les bars, un professeur de lycée et collègue qui parle aux arbres : ça n'arrive qu'aux vivants. Et un beau jour, ces trois personnages se croisent. Hasard ? Destin ? Nul ne le sait ! Mais qu'importe ! Les cartes ont été distribuées, la partie commence et vogue la galère !

1. As-tu vu ton psy ?

Rokko, étendu sur le lit, les yeux grands ouverts, contemple la chambre : la peinture se lézarde et s'émiette de plus en plus et forme même, par endroits, des enroulements qui pendent du plafond.

Mandy, assise à côté de lui, le dos calé contre un monceau de coussins, lit un magazine. Elle relève la tête, regarde autour d'elle :

—Tu devrais repeindre l'appart...

— Je trouve ça original, joli et même poétique...

— Et moi, plutôt moche et crade... ton appart tombe en ruine : le vrai taudis... et toi, t'es là, étalé sur le lit ou prostré dans le fauteuil, à rêvasser... mais regarde donc : la peinture s'écaille de tous côtés et part en vrille dans tous les coins.

Notre couple aussi part en vrille, pense Rokko... certes, il n'y a pas encore d'éclats, de bouderies ou de disputes significatives mais la tension est là, parfois bien palpable, comme on dit.

— Fais pas la tête... j'en ai parlé à un copain et il est prêt à me retaper l'appart, rétorque-t-il...

— Eh bien, c'est pas trop tôt !

Puis elle lorgne une superbe toile d'araignée :

— Waouh, t'as vu la toile d'araignée au-dessus de la penderie, comme elle est immense maintenant !

Elle se lève, tire une chaise, se hisse, contemple la toile et aperçoit l'araignée au centre de son piège tissé en spirales et qui, immobile, à l'affût, attend sa proie.

— Qu'elle est grande ! s'exclame Mandy qui n'éprouve aucune répulsion à l'égard de ces animaux, bien au contraire : elle élève même, dans son studio, une belle mygale velue aux jolis poils noirs et jaunes qu'elle laisse parfois se promener sur sa main. C'est son animal de compagnie et, comme on dit maintenant, son animal de soutien émotionnel.

— Et ce sont des animaux très utiles, reprend-elle... t'as qu'à voir, Rokko, chez toi, pas de mouches ou de moustiques...

Elle approche la tête et observe l'araignée de plus près :

— Tu crois que c'est une femelle ? demande Rokko

— Vu sa taille, je pense que oui... les femelles sont plus grandes que les mâles... et le mâle a intérêt à vite se faire la malle après l'avoir fécondée sinon il risque de se faire dévorer... tout comme la mante religieuse qui, si elle a faim, mange la tête du mâle pendant l'accouplement.

Mandy se recouche, regarde autour d'elle :

— Que tu gardes les toiles d'araignées, bon, ok, c'est bien, mais tu pourrais quand même nettoyer les vitres de temps en temps...

— La semaine prochaine je m'en occupe, je te le promets.

Suit un silence. Elle reprend la parole :

— De toute façon, dit-elle un rien solennelle, je n'en ai plus rien à cirer.

Pas besoin d'avoir de décodeur, pense-t-il, pour décrypter ces dernières paroles. Elles signifient : je ne vais pas tarder à rompre !

Rokko, évasif :

— T'as vu ton psy aujourd'hui ?

— Oui...

— Et alors ?

— Rien... on parle... discute... échange... je me libère... me redécouvre... et ça me fait énormément de bien.

Et c'est vrai, pense Rokko, depuis qu'elle est en analyse, elle a l'air plus détendue, plus sereine, plus sociable.

En effet, Mandy se remet peu à peu d'une terrible dépression.

Comment cela avait-il commencé ?

Certainement à la mort de son père, décédé à 58 ans. Affectée par ce décès, et déjà psychologiquement fragile, son comportement changea : elle devint plus distante, plus renfermée, plus morose, plus irritable. Et un soir, en voyant la lune bien pleine, ronde et brillante, elle l'insulta, la traita de salope (la lune n'est pas son amie, mais elle a une excuse : elle est du signe du cancer). Bref, elle devint invivable et imprévisible. Finalement, après avoir consulté un psychiatre qui lui délivra un arrêt de travail de cinq semaines, elle rentra à la maison et erra dans l'appart comme un zombi, shootée par les médicaments prescrits par son psychiatre-dealer, le visage hagard, le regard absent, un sourire figé aux lèvres (l'effet des antidépresseurs) et ayant perdu tout appétit sexuel, elle devint récalcitrante à l'amour (toujours à cause des antidépresseurs) ...

Son comportement inquiéta Rokko : il eut l'impression

qu'elle évoluait dans un espace-temps différent, dans une espèce de monde parallèle et il l'observait, pensif et soucieux.

Votre mal-être vient de plus loin, diagnostiqua, perspicace, son médecin. Ce qu'il vous faut, madame, c'est une bonne cure psychanalytique, en un mot, et pour parler français une « talking cure » Je vous recommande vivement mon confrère le docteur Bartholoméo Cosmos.

Son traitement se poursuit alors dans le cabinet feutré de ce psychanalyste, l'un des rares d'ailleurs de la coquette petite ville et semblait avoir un effet salutaire sur le moral et le mental de la fragile Mandy.

— T'as parlé de moi à ton psy ? demande Rokko...

— Bien sûr... je lui ai dit qu'on ne communiquait plus... qu'on n'avait plus de vie affective... je lui ai dit que j'avais pris 3 kilos : il m'a dit que c'était normal, que c'était la conséquence de notre relation dégradée après ma forte dépression... il est très fort, tu sais et il m'épate à chaque séance...

— Comment est-il ?

— Physiquement ? Comme toi : une tête de poulpe malade...

— Et quel âge a-t-il ?

— 45... il est marié mais ses relations avec sa femme sont au point mort... une hystéro-maniaco-obsessionnelle m'a-t-il obligeamment confié.

Puis l'œil rêveur, un sourire aux lèvres :

— Mais je ne m'inquiète pas, je suis entre de bonnes mains... il est si sympathique, si plein de tact, si attentionné... et puis si cultivé.

Ces dernières paroles laissent Rokko perplexe...

Tiens, se dit-il, Mandy avait déjà prononcé ces mêmes mots il y a deux ans à propos d'un vendeur d'équipement de ski et un

mois plus tard, ils partaient tous les deux en week-end neige.

Oh, là, là, pense-t-il, que je n'aime pas ça, sa libido serait-elle revenue et son psy en profiterait-il ?

— Et vous parlez sexe ?

— Cette question ! On ne parle pratiquement que de ça... je lui ai dit que notre couple était dans l'impasse... qu'on ne faisait plus l'amour et que, de toute façon, je n'arrivais plus à jouir avec toi.

Elle baisse la tête et replonge dans sa lecture...

C'est vrai, pense Rokko, que leurs rapports sexuels si fréquents au début s'étaient faits de plus en plus rares et étaient même devenus exceptionnels après sa dépression.

Il se tourne vers Mandy, la dévisage : si ses traits se sont empâtés avec sa prise de poids, elle est toujours aussi attirante. Elle a 30 ans, est blonde (ou peu s'en faut), porte des lunettes (pour lire), a un léger strabisme qui le fait penser à Virginia Mayo et qui contribue fortement à son pouvoir de séduction. Elle est hôtesse de l'air, propriétaire de son appartement, se débrouille à la guitare et parle couramment l'anglais.

— Arrête de me regarder comme ça... ça me perturbe dans ma lecture...

— Qu'est-ce que tu lis de beau ?

— Un article d'une romancière : « La psychanalyse m'a sauvée la vie... »

— Intéressant ?

— Très... c'est fou ce qu'une analyse peut être bénéfique.

Elle lit l'article à voix haute :

« La romancière, fâchée depuis des années avec sa mère, souffrait d'une dépression plus qu'invalidante. La psychanalyse a mis à jour le nœud pathogène de sa névrose : sa relation

« toxique » avec sa mère : une femme dévorante, phallique, castratrice, dénarcissisante. Après des mois d'une analyse intense qui a abouti à une abréaction libératrice et à la résolution d'un œdipe à étayage, elle a renoué sa relation rompue avec sa génitrice... elle a retrouvé la sérénité, la joie de vivre, la paix et la combativité : la psychanalyse l'a guérie... »

Foutaises que tout ça, pense Rokko, la psychanalyse n'a jamais guéri personne, soulagé peut-être, à la rigueur, mais guéri jamais... même Freud émettait des réserves quant à la capacité de guérison de ses analyses.

— Et elle a même retrouvé, reprend Mandy, une sexualité épanouie, des règles normales et vit maintenant une histoire d'amour avec une femme... émouvant, non ?

— Très, laconise Rokko qui l'écoute à peine et se remémore quelques souvenirs de leur amour passé.

Puis, regardant le plafond, les mains derrière la nuque :

— Tu te souviens comme l'on s'aimait au début ? demande-t-il, nostalgique, en espérant raviver quelques braises de leur amour moribond.

Mandy relève la tête du magazine, le regarde...

Rokko se tourne vers elle :

— Tu te rappelles notre séjour à Venise ?

— Oui, c'était si romantique.

En vérité, il n'avait pas manifesté un grand enthousiasme à l'idée de ce voyage. « C'est la ville des amoureux ! » s'était exclamée Mandy... « Plutôt la ville des pigeons, aussi bien au sens propre qu'au sens figuré ! » avait-il pensé.

Et malgré une balade en gondole qu'il jugea ringarde, d'une fiente de pigeon qui s'écrasa sur son visage quand il releva la tête pour admirer le palais des Doges et du vol de son portefeuille

près du pont des Soupirs, il garda quand même un souvenir ému de leurs longues promenades le long des canaux, main dans la main, de leurs dîners aux terrasses des restaurants, des couchers de soleil flamboyants sur la Lagune et de leurs nuits dans la petite chambre de l'hôtel.

Rokko, rêveur :

— Tu te rappelles la première fois qu'on a fait l'amour ?

— Oui, c'était juste avant notre départ pour Venise.

Enhardi par cette évocation, il s'approche, l'embrasse dans le cou. Elle se laisse tomber sur les oreillers et semble s'offrir à ses baisers. Nom de Dieu, pense Rokko excité en l'entendant soupirer, serait-elle enfin décidée à refaire l'amour, elle qui avait toujours repoussé ses avances ces dernières semaines ? Mais son ardeur s'évanouit quand un serpent de peinture se détache du plafond et tombe sur le visage de Mandy.

— Pousse-toi, Rokko, pousse-toi, laisse-moi tranquille, s'écrie-t-elle.

Il se laisse tomber à ses côtés, dépité...

Mandy se redresse, secoue la tête, agite les draps pour évacuer les écailles de peinture et de plâtras :

— Dis, Rokko, t'as pas vu la télécommande ?

— Elle doit traîner par là...

— Mais, idiot, t'es couché dessus.

Il la retire de dessous ses fesses, la lui tend.

— Mais elle ne marche plus, rouspète-t-elle, exaspérée en appuyant sur les touches...

— Donne-la- moi... ça doit être la pile.

Il retire la pile de son compartiment, la remet en place, ferme le clapet :

— Voilà, elle remarque... mais ça va pas durer... la pile doit

être naze...

— T'en achèteras ?

— Oui... qu'est-ce qu'on regarde ce soir ?

— « Danse avec les stars »

Rokko, d'un bond, s'éjecte du lit :

— Bon, je vais au bureau... j'ai des dissertes à corriger.

Il va jusqu'à la pièce, s'installe à son bureau, prend une pile de copies, la regarde puis la remet en place.

Il s'assoit dans le fauteuil, contemple, accroché au mur, en face de lui, la reproduction d'un portrait de femme de Modigliani.

Peints de couleurs chaudes, aux tons rouges et orangés, les traits du visage, au-dessus d'un cou allongé, sont reproduits avec précision, ce qui n'est pas toujours le cas chez le peintre. Au-dessous d'une chevelure noire et sous des sourcils légèrement relevés, les yeux dardent un regard sombre et mélancolique.

Enfoncé dans le fauteuil, subjugué par le portrait, Rokko laisse aller son imagination et glisse lentement dans une rêverie endormeuse.

Mais des appels intempestifs le tire de sa contemplation.

— Rokko, viens voir... vite, crie Mandy...

Il retourne à la chambre à coucher...

— Regarde, y a Sheila qui danse sur « L'École est finie »

Il regarde la scène :

— Bon, je retourne à mes copies, dit-il après la prestation de la populaire chanteuse.

— Au fait, dit encore Mandy, n'oublie pas que vendredi prochain t'es invité à la crémaillère de Romain...

— Comment ça ? Tu ne viens pas avec ?

— J'aurais bien aimé mais manque de bol, vendredi prochain, c'est l'anniversaire de Maman.

Rokko n'insiste pas :

— Bon, eh bien, j'irai seul.

Et Mandy continue de regarder DAL'S (danse avec les stars, pour info...)

Il retourne au bureau, bien décidé à corriger les dissertes de ses élèves tout en chantonnant un air célèbre de Sheila, un air de ses années yé-yé, époque où elle portait jupette écossaise et couettes à rubans : « Vous les copains, je ne vous oublierai jamais et di di doua di dam di di dou... »

2. La cabane dans les bois

Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent.
Chateaubriand

La ville où habitent Rokko et Mandy est une charmante petite ville de province d'environ 20 000 âmes que domine sur une colline une tour, vestige d'un ancien château-fort dont il ne subsiste plus que quelques ruines. Entourée d'un parc boisé qui est, comme l'a lu Rokko dans un dépliant touristique, le poumon vert de la cité, elle offre une vue panoramique sur la ville, ses quartiers et les quelques chevalements des puits de mine, vestiges d'une activité industrielle intense mais défunte à présent.

Une sous-préfecture, un lycée dans lequel enseigne Rokko, un stade de 5000 places, des centres commerciaux, des travaux d'urbanisme, une reconversion industrielle (la création d'un parc technologique, notamment) ont quelque peu enrayé un chômage endémique et freiné l'exode urbain.

Une église imposante, de style gothique, à laquelle on

accède par des escaliers, surplombe l'avenue principale bordée de commerces divers, de bars, de restaurants et d'un cinéma multisalles. Au bas de l'escalier, une statue du Christ, bras grands ouverts, accueille les ouailles aussi bien pour les baptêmes, les mariages ou, ding, dang, dong, pour les enterrements.

André Breton (un écrivain du XXème siècle) qualifiait, au nom de principes littéraires, les descriptions de vaines et leur préférait, comme il l'avait fait dans son livre « Nadja », les illustrations photographiques. Mais André Breton se trompait car ses photographies de rues, théâtres, statues sont en noir et blanc. Paris, la ville-lumière est-elle en noir et blanc ? Non, bien sûr, quoiqu'avec la pollution actuelle, elle a plutôt tendance à le devenir.

Mais ce procédé - mêler des clichés à un texte - avait déjà été employé bien avant lui notamment par Georges Rodenbach dans son beau livre « Bruges-la-morte », non pas, par attitude littéraire snobinarde mais pour signifier le rôle important de la ville dans son roman.

Mais bon, bref, bof, passons : on n'est pas en cours.

Ce qui avait séduit Rokko quand il s'installa dans cette petite ville, ce sont ses grandes et belles forêts qui l'entourent et dont la physionomie change à chaque saison.

Aussi, décide-t-il, après son cours, un cours sur la création littéraire, sujet de la prochaine dissertation et formulé par cette question : « Pourquoi écrit-on ? », de faire une balade dans les bois.

Arrivé chez lui, il se change, enfile son short, ses baskets, saisit son walkman et va pour partir quand son portable envoie un signal. C'est Mandy : « Ne m'attends pas ce soir, je suis naze, et préfère dormir au studio, bises, à demain »

« Eh bien, si Mandy découche ce soir, j'ai tout mon temps pour aller voir l'oiseau... »

Il quitte l'appartement, dédaigne la voiture, et prend, à pied, une route qui traverse un quartier pavillonnaire. La rue se termine par une place goudronnée, en forme de fer à cheval, bordée par les premiers arbres de la forêt. Un chemin forestier, aménagé en parcours pour promeneurs et joggers, mène, au bout de quelques kilomètres à un charmant kiosque ajouré, entouré de tables et de bancs de bois. Sur une plaque fixée au fronton du kiosque, on peut lire le nom de cet espace accueillant et convivial : « Au Rendez-vous de L'Amitié » » et il y a même, dans un tout petit abri verdoyant, un banc appelé : « Le Rendez-vous des Amoureux... »

Rokko remonte le chemin forestier puis oblique dans un petit sentier tortueux. S'il est facilement praticable l'hiver, l'été, les arbrisseaux, les broussailles, les fougères, rendent son parcours plus malaisé. Il arrive, non sans peine, à un petit monticule de pierres qu'il a lui-même amassées et lui servant de repère. Aussi quitte-t-il le sentier.

Dans le murmure du vent 1, 2, 3 et le chant des oiseaux 4, 5, 6, il s'enfonce dans une zone moins boisée 7, 8, 9, à la végétation luxuriante.

Il y était venu l'année dernière, en compagnie de Mandy, vêtue d'un jean pour éviter de s'égratigner les jambes aux ronces. Ils y avaient cueilli des mûres : de belles grosses mûres noires, sauvages et juteuses. Et elle poussa des cris d'enfant- Rokko, viens voir ce que j'ai trouvé- quand elle découvrit, caché dans la verdure, un parterre de fraises des bois.

Il traverse cet espace buissonneux qui décourage les cueilleurs de fruits et même, la saison venue, les ramasseurs de

champignons. L'humus, gorgé par la pluie des dernières averses, exhale une odeur forte, prégnante, âcre. Une odeur aux effluves de sexe, pense-t-il.

Bientôt il pousse quelques branchages, débouche dans une petite clairière en forme de cercle entourée d'épais buissons. Au centre de cette enclave se dresse un arbre dont le tronc se divise en trois fortes branches qui se multiplient en de nombreux rameaux chargés de feuillages touffus qui tombent en forme de cloche sur les buissons et les genêts qui la délimitent. Le soleil joue entre les découpures des frondaisons et y jette des scintillements de lumière.

Rokko se dirige vers l'arbre.

C'est son arbre.

Majestueux, puissant, solitaire.

Il plonge ses racines dans la terre et tend ses branches vers le ciel. Et il est le siège, pense Rokko, de forces cosmiques et telluriques.

Il s'approche, et un pied sur une racine, caresse son écorce noire parcourue de stries. Il pose son front sur le tronc pour qu'il lui passe sa force et son énergie et reste dans cette position un long moment.

Puis il pénètre dans une petite cabane, au pied de l'arbre (un ancien abri de chasseurs), faite de planches, couverte de tôle ondulée, dissimulée par la végétation et les branches mortes qu'il a disposées tout autour.

Souvent il y vient, après ses cours, s'allonge sur le matelas de plage, profite d'un moment de solitude, se détend, écoute de la musique, lit ou rêve.

Il entend le pépiement plaintif d'un oiseau qu'il a trouvé, blessé, au pied des grilles métalliques d'un magasin de la ville et

qu'il a ramené dans la cabane. Il s'approche lentement, lui parle d'une voix apaisante pour ne pas l'effrayer. Il lui donne à boire et à manger, et, une fois, abreuvé et rassasié, il le prend dans sa main et essaie de le faire voler. L'oiseau bat des ailes, volette, mais retombe à chaque fois sur le matelas.

C'est bien, dit Rokko, bientôt tu voleras et tu pourras alors rejoindre tes petits copains dans les feuillages. Il s'allonge sur le matelas, tend la main et l'oiseau grimpe sur son index tendu et y reste perché. Mis en confiance, il se met à gazouiller.

Mais Rokko ne s'attarde pas car le ciel se voile et la nuit ne va pas tarder à tomber. Il prend l'oiseau, le remet dans sa couche. Demain, je reviendrai te voir, dit-il. Il se glisse hors de la cabane, remet en place le panneau de bois faisant office de porte, caresse une dernière fois le tronc de son arbre et s'en va.

Il s'approche sans bruit d'une mare entourée de roseaux et de joncs. Il s'arrête, se penche sur l'eau verdâtre où flottent des nénuphars et observe un moment toute la vie foisonnante qui s'y déploie : des araignées d'eau glissent imperceptiblement à sa surface, des grenouilles, gênées par sa présence, y plongent et une salamandre au dos noir couvert de taches jaunes se faufile dans un buisson.

Il rebrousse chemin, reprend le sentier, arrive au kiosque que les pique-niqueurs ont délaissé, le crépuscule venu, et se retrouve sur le chemin de randonnée.

La nuit tombe sans se casser une jambe quand il arrive à la petite place goudronnée éclairée par des lampadaires. Il aperçoit deux voitures garées l'une derrière l'autre, sous les frondaisons, à la lisière du bois : une Renault rouge et une vieille Ford fourgonnette bleue. L'une est vide, l'autre occupée par un couple. Il s'arrête, intrigué, et regarde avec plus d'attention la voiture

inoccupée : ne serait-ce pas celle de Mandy ? Il recule, pénètre dans la forêt et dissimulé par les branchages, s'approche lentement des véhicules.

Le couple dans la deuxième voiture s'embrasse avec fougue.

Il reconnaît la femme dans les bras de l'homme : c'est Mandy.

Les jambes molles, il s'assoit dans l'herbe et attend. Attend que leurs effusions cessent car il ne peut traverser la place sans qu'ils ne le remarquent.

Au bout d'un moment, Mandy quitte le véhicule, s'installe dans sa voiture, met le moteur en route, fait un signe de la main à l'homme, grand sourire aux lèvres, et disparaît. L'homme attend un instant puis démarre à son tour et s'en va. Quand il passe sous le cône de lumière d'un lampadaire, Rokko grave son visage dans sa mémoire : il a la quarantaine, les traits épais, la chevelure noire, parsemée de mèches grises. Il ne le connaît pas. Prostré, il reste assis dans l'herbe, en proie à des pensées moroses.

Mais qui est donc ce type qui embrassait Mandy ? Depuis combien de temps se connaissent-ils ? Il réfléchit, ne voit pas. D'autant plus que rien dans le comportement de Mandy n'avait éveillé, ces derniers temps, un quelconque soupçon.

Alors ?

Alors, il se lève, traverse la petite place et regagne son domicile.

À peine rentré, il fait comme Archimède, il se prépare un bain. Bon, d'accord, il n'est pas accroc des baignoires même de la baignoire sofa à repose-tête de la salle de bains : il préfère prendre une douche mais, dans certaines conjonctures qui demandent réflexion, il ne rechigne pas à prendre un bain. Peut-

être trouvera-t-il, tout comme le grand savant grec, une solution à son problème ?

Il se glisse dans l'eau mousseuse, se concentre, réfléchit. Après un examen minutieux, il fait sommairement le point de ses réflexions.

Il brandit le pouce :

« Un, pense-t-il, une chose est sûre, notre couple est en phase terminale et la rupture est imminente... heureusement, que je ne me suis jamais monté le bourrichon car l'amour, pour Mandy, n'a rien de très transcendant... au contraire, il n'est que jeu, bagatelle voire niaiserie et il n'y a jamais rien eu de très flamboyant entre nous si ce n'est au début et encore, en y pensant, ce n'est pas sûr... »

Deux, continue-t-il en tendant l'index :

« Elle m'avait bien averti quand je lui avais demandé de vivre avec moi : « Je te préviens Rokko, je ne suis pas un cadeau !... et elle n'a pas eu tort... »

Trois, poursuit-il en relevant le majeur :

« Elle avait traversé une période dépressive, pénible, éprouvante aussi bien pour elle que pour moi... »

Et quatre, conclut-il, en posant le pied sur le rebord de la baignoire :

« Depuis qu'elle est en analyse, elle semble aller mieux... est plus souriante... plus joyeuse... plus agréable et a l'air de reprendre, peu à peu, goût à la vie... »

Mais nom de Dieu, s'écrie-t-il subitement en laissant retomber son pied dans l'eau, ce type qui la pelotait dans la voiture, ne serait-ce pas son psy ? Elle en parle avec tant d'enthousiasme que cette éventualité lui semble à présent une évidence. C'est lui, j'en suis sûr !

Il s'éjecte de la baignoire sans crier Eurêka (faut pas pousser), enfile son peignoir, se précipite à l'ordi et n'a aucune difficulté à trouver le nom et l'adresse du psy : un certain Bartholoméo Cosmos, rue Côte des Vignobles.

Demain, j'en aurai le cœur net, dit-il en allant se coucher...

Le lendemain, après son cours avec ses élèves de troisième, il se rend directement rue Côte des Vignobles, s'arrête devant l'immeuble du psy : un immeuble ancien aux murs gris sale. Quelques plaques professionnelles sont fixées à côté de la porte d'entrée. Il avise celle du docteur Auguste Lavedan, un chirurgien-dentiste, et juste au-dessus, celle du docteur Bartholoméo Cosmos (3^{ème} étage) psychiatre-psychanalyste, ancien interne des hôpitaux psychiatriques.

Ok, y a plus qu'à attendre, pense-t-il, en poussant machinalement la porte de « L'Imprévu », un bar situé à l'entrée d'une voie sans issue. Il s'installe à une table d'où il peut, sans se faire remarquer, observer la porte de l'immeuble du docteur Cosmos. Mais des tapotements sur son épaule le font se retourner : c'est Charles Wurtz, le prof de technologie. Il s'assoit à la table...

— Alors, comment va ? demande Rokko.

— J'ai la machine à laver en panne... j'ai mis mon linge à tourner au lavomatic, à côté...

— T'habites toujours dans le quartier ?

Il acquiesce...

— Je croyais que tu voulais déménager...

— C'est vrai... l'appart est pourrave mais le coin est

tranquille... pas de drogués, de dealers, de voyous ... alors, tu comprends, pour le moment, je reste là... bon, tu m'attends cinq minutes, je vais chercher mon linge et je reviens.

Il revient bientôt, la mine sombre, les mains vides :

— Putain, on vient de me chouraver mon linge... tu te rends compte... on a vidé la machine et fauché mes fringues et une paire de baskets...ah, les enfoirés !

— Tu reprends un verre ? propose Rokko, compatissant.

— Non, merci, j'y vais... on se revoit demain... tchao, Rokko.

Bon, voilà, il est 7 heures. Rokko paye les consos et mate la porte de l'immeuble qui vient de s'ouvrir : un homme apparaît, la quarantaine bien entamée, les cheveux noirs parcourus de mèches grises : y a pas de doute : c'est bien lui, le type qui embrassait et pelotait Mandy dans la voiture !

Il se lève, quitte le troquet, décide de le suivre. Le psychiatre-psychanalyste n'a pas l'air pressé. Il déambule tranquillement, s'arrête de temps en temps, se gratte le menton puis reprend, l'air distrait, sa marche. Il pénètre dans un bar, boit une bière pression en un temps record, sort, l'air satisfait et s'arrête à un kiosque à journaux. Il parle avec le vendeur, achète un mag', continue son chemin en le feuilletant.

Puis il oblique dans une ruelle. Rokko lui emboîte le pas. Le psy s'arrête à une voiture garée le long du trottoir : une Ford fourgonnette bleue. Putain, c'est pas vrai, s'exclame Rokko en voyant, solidement attaché sur la galerie de la voiture, un divan d'un rouge sombre.

Bon, d'accord, se dit-il, un plombier ne sort pas sans sa caisse à outils, un médecin sans sa trousse, un homme politique sans ses casseroles mais qu'un psychanalyste se balade avec un

divan sur la galerie de sa voiture, c'est pas banal ! Plutôt étrange, non ? C'est pousser un peu loin la conscience professionnelle ! À moins qu'il n'ait une case en moins : c'est très fréquent chez les psychiatres !

Le psy entre dans la voiture, met le moteur en route et disparaît.

Rokko fait demi-tour et, tout en marchant : demain, c'est décidé, dit-il à voix haute, je prends rendez-vous avec le docteur Cosmos, oksansdec !

— Vous m'avez parlé ? demande un agent qu'il vient de croiser.

— Non, non, je parlais tout seul.

— Ah bon, vous me rassurez... moi-même, dit-il, je ne parle plus qu'avec mon chien depuis que ma femme m'a quitté... il a même pris sa place dans le lit conjugal et dort maintenant toutes les nuits avec moi... et aujourd'hui, c'est son anniversaire.

— À votre femme ?

— Non, à mon chien... et là, je suis en route pour lui acheter un cadeau...

— Alors, je vous laisse faire vos achats, bonsoir, bonne nuit, caresses au chien et à la semaine prochaine, dit Rokko en s'en allant...

3. TU SAIS FAIRE L'ARBRE ?

La meilleure preuve qu'il existe une forme d'intelligence extra-terrestre est qu'elle n'a pas essayé de nous contacter...

Pierre Dac

Romain, le prof d'allemand, s'adresse à Rokko sur le parking du lycée :

— Bon, attends que je t'explique... tu sors de la ville, direction l'autoroute... juste avant la bretelle et avant le premier panneau de signalisation, t'as un chemin à ta droite... tu le prends et t'arrives à un portail... c'est là... le portail sera ouvert et t'auras plus qu'à te garer... voilà, tu ne peux pas te tromper.

— Ok... mais je viendrai seul... Mandy va à l'anniversaire

de sa mère...

— Pas de problème... on t'attend vers 6 heures.

Ils se séparent et Rokko va à sa voiture...

L'idée de participer à la fête qu'organise Romain à l'occasion de l'achat de sa maison ne l'enchanté pas. D'ordinaire, il évite toute manifestation de ce genre, ne va plus au concert ni même en boîte et fuit toute concentration humaine.

Et depuis qu'il a vu, au cinéma, une femme qui pleurait à une scène (la détresse d'une mère de famille qui venait d'être expulsée de son logement) et qui avait, à la sortie, toujours bouleversée par cette scène, vertement insulté un SDF qui lui mendiait une pièce, il ne met plus le pied dans les salles obscures.

Il rentre chez lui, s'allonge sur le canapé.

Au fond, pense-t-il, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée que d'aller à la crémaillère de Romain : ça m'évitera de remâcher mes tracasseries sentimentales et de trop penser à Mandy. Et puis Mylène, la prof de musique, sera de la fête. J'espère encore, se dit-il, qu'elle y amènera sa petite fille, Aline, une gamine de six ans.

Il se lève, se prépare puis quitte l'appartement.

Le temps est superbe, il conduit tranquillement et n'a aucun mal à trouver la maison du prof d'allemand. Il passe le portail, sort de la voiture et contemple la villa : une belle maison pimpante entourée d'un grand jardin. Des guirlandes de lampes multicolores sont accrochées sur les murs et dans les branchages des arbres. La baie est grande ouverte et des invités bavardent autour de tables et de chaises disposées sur la terrasse et la pelouse.

Romain, tout sourire, vient vers lui, accompagné de sa femme vêtue d'une belle robe blanche à rayures noires.

— Comment trouves-tu la maison ? demande-t-il en faisant un geste ample vers la demeure...

— Elle est magnifique, flatte Rokko qui n'en a rien à cirer.

Il n'est pas branché « maison » et n'a pas la fibre « propriétaire ». Il habite, en location, un petit trois pièces douillet, vieillot certes et qui aurait besoin d'être retapé mais au loyer modeste, situé au premier et dernier étage d'un petit immeuble tout en longueur, non loin d'une supérette, d'une boulangerie-pâtisserie-salon de thé, du bar-tabac le « Sans-Souci » et au-dessus d'une agence immobilière et du siège de la Confédération Régionale des Charcutiers-traiteurs (et des charcutiers-traiteurs il y en a six en ville dont un originaire d'Auvergne et spécialiste du pâté de pommes de terre...)

Sa baraque a dû lui coûter la peau des fesses, pense-t-il, et s'il l'a achetée à crédit, faudra qu'il se serre la ceinture les vingt prochaines années et il n'a pas intérêt, en rentrant du boulot, à oublier d'acheter le pain sinon il sera obligé de prendre la voiture pour se rendre à la première boulangerie venue. Et surtout, il faudra que son couple tienne la route, ne se sépare pas comme cela arrive souvent (il suffit de lire les statistiques). Il se souvient d'un copain qui, après un divorce houleux, avait dû laisser la maison à sa femme qui y habite à présent avec son nouveau compagnon tandis que lui loge, en attendant des jours meilleurs, dans une chambre meublée. J'espère, pense-t-il, que Romain a versé un apport conséquent, qu'il n'oubliera pas d'acheter le pain et que son couple ne périclitera pas.

— Tout à l'heure, dit Romain, je te la ferai visiter mais pour le moment allons voir les invités.

Rokko jette un œil sur l'assemblée qui papote autour des tables de la terrasse.

Toute la fine fleur de l'intelligentzia de la ville est réunie là, sous les lanternes vénitienes de la baie. Il salue le Principal du lycée, un grand pédagogue, homme affable, toujours à l'écoute, serre la main de quelques collègues de travail, puis celle du prof de philo, un existentialiste grave, gros fumeur de cigares, surnommé « Atlas » par les élèves car, il semble, comme le Titan de la mythologie, être condamné à supporter sur ses épaules tout le fardeau de la voûte céleste. Le suicide, dit-il souvent, en citant un autre existentialiste, est le seul problème philosophique sérieux. Malheureusement, pour ses élèves, il n'est jamais passé à l'acte. Quant à Rokko, il pense que la philosophie ressemble au couteau de Lichtenberg : un couteau sans manche auquel il manque la lame. Ce qui n'empêche pas, évidemment, la spéculation : car c'est le propre du philosophe que de palabrer dans le vide, du moins depuis Platon.

Puis Romain lui présente, tour à tour :

— Un élu de la municipalité, homme corpulent, au visage rubicond qui éclate de rire à tout propos « Mais nous nous connaissons ! » s'esclaffe-t-il en tapotant l'épaule de Rokko.

— La romancière parisienne Élodie Duvallet, surnommée la Pythie des lettres, qui a donné il y a quelques jours une conférence-lecture, après la représentation de sa pièce au théâtre de la ville, une pièce qu'était allé voir Rokko en compagnie de quelques élèves.

— Son mari, Émile Tipex, un intellectuel-progressiste qui, après une crise métaphysique s'est converti au catholicisme et, dans la foulée, abonné au « Figaro... »

— Le metteur en scène de la pièce, un dénommé Patrick portant une cravate bizarre, au sourire cuspidé (oui, oui), natif de la région, qui marche légèrement en biais et qui n'arrête pas de

rabattre derrière ses oreilles les mèches tombantes de sa longue chevelure brune.

— Les frères Victor et Hugo Drouet, parapsychologues.

— Un homme politique qui se qualifie de démocrate-chrétien populiste et qui envoie une rafale de postillons chaque fois qu'il ouvre la bouche.

— Clémence, une féministe aussi bornée que le premier macho venu...

« Une femme d'une grande intelligence mais malheureusement conne » lui avait dit Romain... « Pourquoi conne ? » avait demandé Rokko, étonné. « Parce qu'elle est pleine de certitudes et qu'elle n'en démord pas... et puis, avait conclu Romain, être intelligent et con n'est pas incompatible, c'est même très courant... »

Et Rokko, complaisant, avait confirmé...

— Un couple très estimé en ville : l'adultère est fort apprécié et fort pratiqué dans ce ménage. Ce qui n'a jamais nuit à la bonne entente du couple...

Mais le visage de Rokko s'éclaire quand il voit arriver Mylène, suivie de son mari et de leur petite fille. Il avait ressenti pour la jolie brune un vif attrait il y a quelques années mais qui ne fut pas, hélas, partagé. Il appliqua alors, jusqu'à ce qu'il rencontre Mandy, le précepte d'un sage oriental : « Si tu ne peux gravir la montagne, possède au moins son reflet » Mylène et lui restèrent néanmoins bons amis : ce qui soulagea Rokko car il éprouve pour sa fille, Aline, une grande tendresse. Dès qu'elle l'aperçoit, la fillette se précipite vers lui. Elle porte une jolie robe rose à fleurs et à colerette blanche et un bandeau bleu retient ses longs cheveux blonds. Il se baisse, la prend dans ses bras, l'embrasse. Alors il ne regrette pas d'être venu et son humeur

chagrine disparaît aussitôt :

— Tu es trop craquante ! s'écrie-t-il en la contemplant.

— On jouera à cache-cache, Rokko ?

— Bien sûr et à tous les jeux que tu voudras...

— Tu restes longtemps ?

— Jusqu'à ce que tu partes.

Il pose la fillette au sol, fait la bise à la mère, serre la main de Boris, le père, un cadre dans une entreprise d'électronique et homme discret et sympathique.

Puis Romain emmène Rokko visiter la maison.

En revenant à la terrasse, l'hôte et l'hôtesse servent les apéros puis Romain va vers le barbecue et y pose des brochettes de viande tandis que sa femme, verre à la main, passe d'un invité à l'autre, bavardant, gracieuse et souriante.

Aline s'approche de Rokko, le relance...

— Mais laisse donc Rokko tranquille, chaque fois qu'on le voit tu nous privas de sa présence, dit Mylène.

— Viens Rokko, jouons à cache-cache.

Et elle jette un regard enjôleur à sa mère.

— Bon, mais pas trop longtemps, parce qu'on ne va pas tarder à manger, dit Mylène dans un soupir, résignée.

— Allez, va te cacher, fait Rokko, je compte jusqu'à 10.

Il compte, se retourne et voit disparaître la robe virevoltante d'Aline dans la maison.

Il quitte les invités, pénètre dans le salon, aperçoit quelques mèches blondes derrière un fauteuil. Il fait demi-tour, entre dans la cuisine, s'immobilise : une femme est là, debout, de dos, devant l'évier. Elle tient une éponge à la main et nettoie les bacs. Il fait un pas en arrière pour quitter la cuisine mais elle se retourne et l'aperçoit. Il a un frisson et se fige comme s'il venait

d'apercevoir la Sainte-Vierge sur le palier de sa porte.

Il la fixe : elle porte une robe à boutons, sans manches, informe, déboutonnée vers le bas et dévoilant une cuisse. Ses cheveux couleur anthracite, épais, en désordre, coupés court dans la nuque, encadrent un visage ovale surmontant un cou étiré. Il remarque son nez droit et mince, ses mains aux doigts longs et fins et ses yeux aux prunelles fixes, noirs comme ceux des gitans.

Cette femme, plantée là devant lui, vêtue sans coquetterie, au cou allongé, aux cheveux en bataille et au regard triste l'intrigue.

Il reste là, debout, muet.

Étonnant, pense-t-il, vraiment étonnant... on dirait que c'est elle... à croire que mes sens me jouent un tour.

Il se ressaisit :

— Vous n'avez pas vu Aline ?

La femme le dévisage de son regard d'ébène :

— Je l'ai vue entrer dans le salon... peut-être qu'elle est montée dans une chambre, finit-elle par dire d'une voix morne, à peine audible.

Il lui jette un dernier regard, esquisse un sourire puis, sans un mot, détourne les yeux et retourne au salon. Debout, en face du canapé, il contemple une toile représentant, en gros plan, la silhouette d'un homme portant un chapeau melon. Dans la silhouette, se dresse une grande maison bourgeoise aux fenêtres éclairées.

Il réfléchit et tout en hochant la tête, la bouche serrée, cherche un prétexte pour retourner à la cuisine.

« Et si j'y allais pour boire un verre d'eau ? »

Il y va mais la femme a disparu...

Elle s'est volatilisée ! C'était peut-être une hallucination,

après tout, non ? pense-t-il, vaguement contrarié.

Mais un tiraillement à son pantalon le fait se retourner. C'est Aline :

— J'ai gagné, tu ne m'as pas trouvée !

— Alors tu peux te recacher.

Et elle fonce vers le jardin...

Après quelques autres parties de cache-cache, Mylène les appelle :

— Venez manger, la table est servie !

Ils retournent à la terrasse.

Rokko s'assoit en face de Boris, entre Mylène et Aline.

L' élu de la commune saisit une bouteille de vin :

— Je vous sers un verre ? propose-t-il à Clémence, la féministe.

— Non merci, je ne bois jamais d'alcool.

— Ah, quand même, le vin n'est pas un alcool... du moins pas comme le whisky, la vodka ou l'eau de vie...

— Vous vous trompez, reprend Clémence, le vin est un alcool comme un autre et il est aussi nocif que ceux que vous venez de citer.

— Vous contredisez Pasteur qui disait que le vin est la plus hygiénique des boissons.

— S'il a dit cela, c'est que l'eau ne devait pas être très potable à l'époque...

— Potable à l'époque, murmure le démocrate-chrétien qui souffre d'écholalie et qui avait pris un soir l'autoroute à contresens...

— Il n'empêche, enchaîne l' élu, le vin est bon pour la santé, à condition, évidemment, de ne pas en abuser... il contient des molécules, des polyphénols pour être précis, qui ont des vertus

bénéfiques, notamment pour les maladies du cœur.

— Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, je boirai quand même de l’eau...

— À votre guise... puis-je vous servir une brochette ?

La féministe a un grand sourire charmant :

— Vous n’avez pas de chance aujourd’hui, non seulement je ne bois jamais d’alcool mais je ne mange pas non plus de viande : c’est mauvais pour le climat, la biodiversité et le transit intestinal... je suis une végétarienne pure et dure, conclut-elle.

Alors il lui tend la salade de riz. Elle se sert, en goûte :

— Hum, fait-elle, elle est vraiment délicieuse.

Puis se tournant vers Hélène :

— C’est vous qui l’avez préparée ?

— Non, c’est Léna, notre femme de ménage... elle vient de temps en temps me donner un coup de main.

— Léna ? fait Rokko, c’est peut-être la dame que j’ai vue tout à l’heure dans la cuisine en jouant avec Aline.

— Oui, c’est elle... elle viendra tout à l’heure boire un verre avec nous.

Eh bien, se dit Rokko, on fera peut-être alors connaissance.

Et voilà, on mange, on bavarde, on rit, on prend même quelques photos.

À la fin du repas, les invités vont, viennent, discutent...

Élodie Duvallet tire une chaise et vient s’asseoir à côté de Rokko :

— J’avais envoyé ma pièce à Patrick, le metteur en scène. Le lendemain, il me téléphonait. Nous nous rencontrâmes, parlâmes littérature et je compris tout de suite que j’avais affaire à un homme d’une rare intelligence. Ce fut un moment d’intense échange.

Rokko jette un regard vers Patrick qui, tout en parlant avec Hélène, n'arrête pas de repousser les mèches de ses cheveux. Il les rejette une nouvelle fois mais les assemble, cette fois, en une queue de cheval qu'il fixe avec un élastique à pompon rose.

— Il avait lu ma pièce, continue Élodie en s'écoutant parler, et me proposa de la monter et je sus qu'il avait tout compris. Il me complimenta, me parla de la beauté de mon style, de la richesse de ma prose, de sa poésie latente, de son humour souterrain, de sa...

— Rokko, tu viens jouer avec moi, coupe Aline...

— J'arrive tout de suite, ma chérie... excusez-moi, Élodie mais si je n'y vais pas, elle va nous interrompre sans cesse.

— Allez-y, dit-elle, pincée, nous reprendrons cette conversation plus tard.

— Je l'espère bien, susurre Rokko.

Il se lève, suit Aline dans le jardin.

Ouf, soupire-t-il, je l'ai échappé belle car elle était partie pour un monologue fluvial (c'est une grande monologueuse) qui aurait duré toute la soirée.

Aline folâtre dans l'herbe, émoustillée par le soleil et les effluves du jardin, court après un papillon, ses cheveux dorés volant au vent.

Rokko la rattrape, se penche vers elle :

— Tu as quel âge, Aline ?

— J'ai 6 mois et aussi 6 ans, dit-elle.

— Alors, fais comme Peter Pan, ne grandis pas...

— Et le méchant monsieur là-bas, c'est le capitaine Crochet, dit-elle en montrant du doigt le prof de philo qui lui avait fait une remontrance lors du repas et qui, debout, au milieu d'un groupe de personnes qu'a rejoint Élodie, palabre, en pleine joute

oratoire, tout en tirant sur un énorme cigare.

— Et en plus c'est un gros menteur, continue Aline.

— Ah bon, pourquoi ?

— Il a dit qu'il a la main verte... et elle n'est pas verte, sa main... dis, Rokko, tu sais faire l'arbre ? Non, bon, regarde, je te montre.

Elle se met debout sur une jambe, la droite, le pied gauche relevé et posé contre la cuisse droite. Puis elle relève les bras, les mains jointes, et les place, étirés, au-dessus de la tête. Et ne bouge plus :

— Et je peux rester comme ça aussi longtemps que je veux comme les vrais arbres, affirme-t-elle en baissant les bras et en reposant le pied gauche au sol.

— Mais j'ai envie d'un bonbon, dit-elle en sortant une sucrerie de sa poche... ils sont trop bons, t'en veux un ?

Puis ils jouent à la maîtresse d'école (c'est lui l'élève). Elle dit : « Répète après moi » et elle commence à réciter « Le Corbeau et le Renard », puis ils jouent à l'avocat (c'est lui l'accusé). Elle dit : « Assis-toi sur cette pierre, c'est la prison », et aussi à l'hôtesse de l'air (c'est lui le voyageur) « Viens » dit-elle en lui prenant la main et ils vont chercher quelques chaises sur la terrasse.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande Mylène.

— On joue à l'hôtesse de l'air, répond Aline.

Elle dispose les chaises les unes derrière les autres et fait asseoir Rokko « Bienvenue à bord » claironne-t-elle puis explique comment on se sert du masque à oxygène : « Placez le masque sur votre visage et respirez normalement » dit-elle en posant une serviette de table sur le visage de Rokko. Puis ils jouent au cheval : Rokko se met à quatre pattes et Aline grimpe

sur son dos.

— Maman, regarde mon beau dada ! crie-t-elle pendant que Rokko pousse quelques hennissements pitoyables. Mais en relevant la tête, il aperçoit la femme de ménage qui le regarde d'un œil étrange, debout à la terrasse, à côté d'Hélène qui vient de lui servir une coupe de champagne. Merde, pense-t-il en la toisant, elle doit me prendre pour un gros naze. Tu parles d'une prise de contact ! Mais quoi ? Le bon roi Henri IV n'avait-il pas accueilli l'ambassadeur d'Espagne à quatre pattes, un de ses enfants juché sur son dos ? Mais il n'a pas le temps de se refaire une contenance car Léna vide son verre, salue les invités et s'en va non sans se retourner et de lui avoir jeté un dernier regard.

Aline et Rokko, fatigués et assoiffés, finissent par rejoindre le groupe.

Et la soirée tire doucement à sa fin...

Quelques invités sont déjà partis. Les autres se retrouvent au salon. Comme la conversation languit, Hélène demande à Mylène de jouer un morceau de piano. La prof de musique s'exécute, s'assoit au clavier et joue quelques airs.

Puis on se sépare : « Merci pour cette belle soirée » Aline offre un dessin à Rokko : une maison, un soleil jaune avec des rayons bleus, un champ parsemé de fleurs au-dessus desquelles volette Pimpanicaille, le roi des papillons.

Et chacun rentre chez soi.

À peine la porte de l'appart fermé, Rokko se précipite au bureau et, après s'être servi un verre de vin, s'affale dans le fauteuil et s'enfonce dans la contemplation du portrait de femme de Modigliani.

C'est elle... c'est Léna, murmure-t-il, et il vaut mieux, pense-t-il, qu'elle ressemble à ce portrait de Modi qu'à « La

femme au chapeau bariolé » de Picasso qui a l'air d'avoir été percutée par un train.

Et une douce griserie monte en lui quand il répète, plusieurs fois de suite, son nom : Léna... c'est joli quand même, simple et tendre... et il lui semble, à un moment donné, que le visage du portrait s'anime, que ses yeux s'allument, que la femme lui sourit.

Tu vois, dit-il, nous nous sommes enfin rencontrés.

Alors fasciné par le charme qui rayonne du tableau, il prolonge le plus possible sa rêverie solitaire puis finit par s'endormir.

Et le portrait familial veille sur son sommeil.

À SUIVRE...